

L'HISTORIOGRAPHIE COMPRÉHENSIVE NDAYWÉLIENNE À L'ÉPREUVE DE L'ÉPISTÉMOLOGIE RICŒURIENNE DE L'HISTOIRE

« [...] compliquons, compliquons tout ; brouillons leurs cartes ; le manichéisme en histoire est bête et méchant »¹.

« C'est une telle démarche sinueuse, et quelque peu lancinant, que l'on propose ici. Savoir, avec lucidité, regarder les choses et garder les mots, afin que les unes et les autres deviennent paroles. De ces paroles qui fondent la reconnaissance de l'Autre et, donc, la connaissance de cette relation »².

**Emmanuel M.
BANYWESIZE,**

Professeur
d'épistémologie des
sciences humaines
à l'Université de
Lubumbashi et
Directeur de Collection
aux Éditions du Cygne,
en France.
emmabanywese2016
@gmail.com

L'étude épistémologique de la constitution de l'historiographie africaine, discipline des sciences sociales, est le chapitre pauvre du courant épistémologique en philosophie africaine³. La dialogique fécondante entre philosophie et historiographie est quasi inexistante en République démocratique du Congo, même lorsqu'elles sont rangées dans une même Faculté : celle des Lettres et sciences humaines ou dans celle des Sciences de l'homme et de la société. Les historiens rechignent à s'instruire des travaux épistémologiques des philosophes, qui sont pourtant susceptibles de les accompagner dans la réflexion sur leur discipline scientifique. Les historiens s'estiment seuls compétents pour définir, penser et fonder ce qu'ils font. Auraient-ils tiré la conclusion épistémologique similaire à celle de Jean Piaget, dont ils n'ont pas fréquenté, vraisemblablement, l'épistémologie ? Dans

1 Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1967, p. 111.

2 Michel MAFFESOLI, *Éloge de la raison sensible*, Paris, Table Ronde, 2005, p. XVIII.

3 Il y a quelques réflexions sur la pratique des sciences sociales africaines ou en Afrique, notamment sur « l'histoire immédiate ». Voir Valentin Yves MUDIMBE (Cf. *L'odeur du père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1982 ; *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre de la connaissance*, Paris, Présence Africaine, 2021). Globalement les réflexions ne portent pas sur les travaux empiriques des scientifiques africains au prétexte qu'ils ne sont pas des philosophes de formation ou de métier, comme si la philosophie africaine ou en Afrique s'est déjà fixé les frontières indépassables du pensable, des objets susceptibles de l'enrichir et de la renouveler.

son essai consacré aux variétés d'épistémologie, il faisait ce constat :

La réflexion épistémologique surgit de plus en plus à l'intérieur même des sciences [...] parce que certaines crises ou certains conflits se produisent en conséquence de la marche interne des constructions déductives ou de l'interprétation des données expérimentales et que pour surmonter ces traditions latentes ou explicites, il devient nécessaire de soumettre à une critique rétroactive les concepts, les méthodes ou les principes utilisés jusque-là de manière à déterminer leur valeur épistémologique elle-même. En de tels cas, la critique épistémologique cesse de constituer une simple réflexion sur la science : elle devient alors instrument du progrès scientifique en tant qu'organisation intérieure des fondements⁴.

À supposer même que les historiens congolais se soient instruits de cette thèse qui déplace le curseur vers l'épistémologie interne des sciences, il existerait toujours un espace de convergence et de dialogique entre l'histoire et la philosophie. Il fonderait la nécessité d'un dialogue en tension ou d'une dialogique entre les deux savoirs. Cet espace est celui de la méthode commune : celle d'interprétation mariant explication et compréhension pour pouvoir rendre compte des actions humaines. Leurs démarches explicative, compréhensive et critique réconcilient considérations épistémologiques et herméneutique critique des actions humaines pour tenter de saisir le sens et les enjeux de l'énigme de l'être ensemble, entre tragédie, responsabilité et capabilité qui rythment l'existence humaine. L'existence humaine ne peut se complaire ni dans le scepticisme ni dans le fatalisme, mais s'inscrire toujours dans un horizon d'attente et d'espérance. La réflexion sur des actions humaines dans le passé devient une matrice de « ressource potentielle à la construction du devenir » et de recherche d'« un être ensemble plus harmonieux et plus juste »⁵. La philosophie, ainsi que les sciences humaines et sociales, par exemple les sciences historiques, participent à cette recherche d'un vivre ensemble humain.

Pourtant, l'histoire et la philosophie ne sont pas équipollentes. À mes yeux, leurs visées sont, respectivement, la compréhension phénoménologique et la compréhension ontologique. En tant qu'elle examine, par l'entremise de l'épistémologie, la constitution des connaissances objectives, dont la véridicité est soumise à la critique rationnelle, la philosophie questionne le sens de la science, ses conditions de production et sa valeur. Des sciences, la philosophie des sciences (ou plutôt l'épistémologie) reçoit ses objets, les problèmes qu'elle traite. Elle se redéfinit et se renouvelle au contact et en dialogique avec les sciences.

Paul Ricœur l'a fort bien montré. Il ne s'est jamais limité à réfléchir sur

4 Jean PIAGET, « L'épistémologie et ses variétés », Jean Piaget (dir), *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 51.

5 Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, « Introduction », *Paul Ricœur et les sciences humaines*, Paris, La Découverte, 2007, p. 11.

la pratique de la philosophie. Il a aussi engagé un dialogue épistémologique fructueux avec les sciences humaines et sociales. La portée épistémologique de son œuvre plurielle se saisit également dans sa dimension qui consiste à refaire la pratique de la philosophie, en prenant en compte les expériences humaines multiples, et à révéler la spécificité des sciences humaines et sociales. La philosophie, considère-t-il, ne se construit pas sur l'abstraction d'« une espèce de réflexivité sans fin »⁶, mais en engageant un dialogue constant avec son extériorité, dont les sciences humaines et sociales. Ce dialogue la délivre de l'autosatisfaction inutile de n'avoir d'objet qu'elle-même dans un repli disciplinaire appauvrissant. Une illustration est donnée par la réflexion épistémologique sur l'histoire et la pratique historienne, qui traverse et enrichit sa philosophie de l'interprétation des émergences. Elle comporte une épistémologie de l'interprétation complexe qui permet de saisir et de dépasser les limites des modèles méthodologiques nomologiques qui posent une dichotomie entre explication et compréhension des phénomènes sociaux, entre holisme et individualisme méthodologique.

Je m'approprie quelques thèses de cette épistémologie articulée sur l'histoire, discipline des sciences sociales, pour questionner la manière dont l'historiographie compréhensive d'Isidore Ndaywel è Nziem les corrobore ou s'en écarte dans l'explication et la compréhension scientifiques de l'*objet-Congo*. Je présente, en répondant à l'appel au débat d'idées, toujours actuel, formulé par Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, « la façon, une des façons », ma façon de s'approprier et de complexifier, à partir des horizons africains, l'épistémologie ricœurienne des sciences humaines et sociales. Complexifier pour pouvoir « penser en complexité »⁷, en tissant ensemble expériences pragmatiques, savoirs et réflexions épistémologiques. En même temps, par une posture épistémologique argumentative qui se veut une contribution à *la philosophie africaine des sciences*, je m'efforce de montrer que *les sciences sociales africaines ou, si l'on veut, les études africaines, dont l'historiographie du Congo, en dépit de leur hétérodoxie impliquée par leur quête de décolonisation, ne sont ni des « sciences de l'aparté » ni des « sciences en aparté »*⁸ par rapport au principe régulateur

6 Paul RICŒUR, *Philosophie, éthique et politique*, Paris, Seuil, 2017, p. 75. On peut aussi lire avec intérêt : Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA (dir), *Paul Ricœur et les sciences humaines*, Paris, La Découverte, 2007.

7 Telle est l'invitation méthodologique et épistémologique d'Edgar MORIN qui considère qu'« Au cœur même de la pensée complexe se situe le concept de Reliance. Le terme "complexe" renvoie à la notion de "tisser ensemble", Articuler ce qui est séparé et relier ce qui est disjoint ». Cf. *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982 ; *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Éditeur, 1990 ; *La Méthode, Tome 3 : la connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil, 1986.

8 Je crée ces expressions en étant en convergence de pensée avec le philosophe et épistémologue franco-camerounais Emmanuel Malolo Dissaké sur sa critique de « la science africaine » qui s'enferme dans les affirmations d'une prétendue différence radicale africaine. De telles affirmations laissent subodorer que les Africains ne sont pas comme les autres humains, « et donc qu'il faut, chaque fois, développer quelque chose de spécifique en termes d'intellection de [leurs] démarches ». Cf. Emmanuel MALOLO DISSAKÉ, « Les sciences historiques et le renouvellement de la philosophie contemporaine des sciences. Quelles conséquences pour penser l'Afrique aujourd'hui ? ». Communication donnée le 12 décembre 2022 au 1^{er} Congrès international du PTR Langues,

de la rationalité scientifique, lequel principe fait passer celle-ci, idéalement, pour un « point de vue de nulle part », géographiquement parlant.

Les sciences sociales qualifiées d'« africaines » ne renoncent pas au principe même de la science, celui qui la définit comme une connaissance en quête d'objectivité et du vrai au moyen de la démarche commune aux sciences, celle d'essais et d'erreurs, de conjectures et de réfutations, de discussion critique et de rectifications des erreurs, de problèmes et de tentatives de solution. Ces sciences aussi, peut-on se rendre compte, tendent vers un idéal épistémologique que nous pouvons décrire avec, entre autres, Thomas Nagel. Pour lui, l'un des problèmes auxquels la connaissance est confrontée, c'est celui de savoir comment est-il possible de « combiner la perspective d'une personne particulière à l'intérieur du monde avec une vue objective de ce même monde susceptible d'inclure la personne et son point de vue »⁹.

La recherche de la connaissance objective exige une conception de l'esprit dans le monde bien plus développée que celle que nous avons aujourd'hui [...] Nous avons besoin de quelque chose d'encore plus fort [que le genre de compréhension de soi que visait Kant] : une explication de la possibilité de la connaissance objective du monde réel qui soit elle-même un exemple de connaissance objective du monde et de la relation que nous avons avec lui. Est-il possible qu'il y ait des créatures capables de ce genre de transcendance de soi ?¹⁰

On peut reformuler cette question : une telle connaissance objective est-elle possible en histoire ? Sinon, qu'est-ce que l'objectivité en sciences historiques ? Ces notes, strictement préliminaires à une étude épistémologique approfondie, tentent d'y répondre en passant par l'épistémologie ricœurienne de l'histoire et par l'historiographie compréhensive ndaywélienne qui atteste quelques convergences avec celle-là.

La philosophie africaine, en tant que réflexion critique ouverte à la pluralité des philosophèmes, et recherche inquiète et inachevée de la vérité sur le social, l'humain et le monde en temps des crises sociopolitiques et écologiques, doit s'ancrer dans les savoirs multiples, comme les sciences humaines et sociales produites et pratiquées par les scientifiques, dont des africains dans la géopolitique des savoirs. Elle doit dialoguer davantage avec elles. La philosophie africaine doit les « épistémologiser »¹¹ afin de repérer et de penser les « seuils épistémologiques » qu'elles franchissent ou déplacent, les théories et méthodes qu'elles mobilisent pour expliquer et comprendre

Sociétés, Civilisations et Cultures, Congrès organisé à Libreville du 11 au 17 décembre 2022 sous le thème général « *Les sciences humaines et sociales face au devenir de l'Afrique. Épistémologie(s), savoir(s) et pratique(s)* ». Texte à paraître dans les actes du Congrès.

9 Thomas NAGEL, *Le point de vue de nulle part*, traduit de l'anglais par Sonia Kronlund, Paris, L'éclat, 1993, p. 4 (texte de présentation sur la couverture).

10 *Ibid.*, p. 95.

11 Cf. Auguste NSONSISSA, *À la recherche de la pensée interstitielle*, Paris, L'Harmattan, 2022 ; *Épistémologiser. Cahiers Épistémologiques*, n° 11, Paris, L'Harmattan, 2022.

leurs objets, « les mutations, les déplacements, les transformations dans le champ de validité et règles d'usage des concepts »¹². Elle doit se nourrir de leurs connaissances pour pouvoir redéfinir ses fins, ses méthodes et son questionnement afin de ne pas être « une pensée en crise », mais plutôt une pensée à la hauteur des défis globaux que le matérialisme totalitaire impose aux sociétés, à l'humanité unidiversale et au monde, matrice biophysique et patrie de tous les humains. Entendons par pensée en crise, en suivant Kasereka Kavwahirehi, « celle qui a perdu non seulement sa capacité à s'inscrire dans son époque en étant consciente de la position qu'elle y occupe en tant que pratique et forme culturelles, à l'interpréter de manière judicieuse, à dégager des tendances dans les évolutions présentes, mais surtout à percevoir ce qui se joue dans l'actualité, aussi chaotique soit-elle »¹³.

Par le biais de l'épistémologie de l'histoire, ce texte met en relance deux pratiques discursives, la philosophie et l'histoire par le truchement d'une mise au jour de quelques convergences entre Ndaywel et Ricœur. Le second, philosophe français, a élaboré une épistémologie de l'histoire non pas seulement à partir des essais réflexifs des historiens, mais aussi de leurs travaux empiriques et des discussions avec des historiens. Le premier, historien Congolais, auteur d'une œuvre historiographique de référence sur le Congo-Kinshasa. Cette œuvre rompt avec l'écriture des monographies historiques ethniques pour se concentrer sur l'histoire générale du Congo interprétée aussi bien sur la longue durée que dans sa brûlante actualité. En étudiant aussi le Congo contemporain, il s'adonne, sans verser dans le matérialisme dialectique, à l'histoire immédiate qui rappelle celle initiée par Benoît Verhaegen à partir de ses expériences sociopolitiques dans l'ex-colonie belge, le Congo-Kinshasa. Pour Verhaegen, deux traits caractérisent l'histoire immédiate, discipline au confluent de l'histoire, de l'anthropologie et de la sociologie. Il y a, d'une part, le renversement de la « relation univoque entre le savant et l'objet de la connaissance, relation fondée sur la passivité de l'objet et sur une distance maximale entre lui et le savant ». Cette relation traditionnelle est remplacée par celle d'« échanges impliquant la participation réelle de l'objet – en tant qu'acteur d'histoire à sa propre connaissance et à la limite à la disparition du savant en tant qu'individu ». Il y a, d'autre part, l'idée que la méthode de l'histoire immédiate est résolument « orientée vers une pratique sociale et politique et engagée dans une transformation révolutionnaire du monde »¹⁴. Ricœur et Ndaywel, bien qu'appartenant à des disciplines et à des cultures différentes, ont été témoins d'expériences tragiques humaines qui

12 Michel FOUCAULT, *Dits et écrits. T 1 : 1954-1969*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 697-698.

13 KASEREKA KAVWAHIREHI, « La philosophie sociale ou le chapitre manquant de la philosophie africaine », Delphine ABADIE et Ernest-Marie MBONDA (dir), *Philosophiques. Routes, détours et relecture postcoloniale de la philosophie africaine*, Vol. 46, n° 2 (automne 2019), p. 341.

14 Benoît VERHAEGEN, *Introduction à l'histoire immédiate*, Gembloux, Duculot, 1974, p. 190.

organisent leurs œuvres philosophiques, pour l'un, et historiographiques, pour l'autre. Ils sont attentifs, à partir de leurs disciplines et de leurs expériences sociohistoriques singulières, aux événements et aux actions des hommes dans le passé réactivé à partir du présent, ainsi que d'un horizon d'attente et d'espérance d'un vivre ensemble plus harmonieux et plus juste. Ces événements et ces actions révèlent les heurts, les violences, les tragédies et les défis multiples auxquels les humains sont confrontés dans leur « manière de vivre et de glisser dans le temps »¹⁵, ainsi que dans leur revendication d'appartenir à l'humanité commune.

La méditation s'articule à partir de l'espace de convergence, de rencontre et d'écart entre l'épistémologie ricœurienne d'interprétation de l'histoire et celle de l'histoire compréhensive du Congo chez Ndaywel. L'histoire du Congo se double d'une historiographie, au sens de *l'histoire de l'histoire* qui se donne à lire comme épistémologie interne de l'histoire qui révèle le croisement de plusieurs perspectives pour l'explication et la compréhension des faits historiques. L'historiographie ndaywélienne met au jour une considération épistémologique et méthodologique sur la manière d'écrire l'histoire du Congo, ainsi qu'une histoire fondamentalement compréhensive des faits du passé à partir des intérêts du présent et du futur, des options politiques et éthiques enchevêtrées. On peut ainsi lire sous la plume de Ndaywel :

Pour faire la science, il n'est pas indispensable d'être ballotté par toutes les tendances historiographiques up-to-date qui naissent et se développent dans le monde. Sans les ignorer, il est plus important d'être davantage attentif aux sollicitations ambiantes, en étant conscient que le document de proximité sera toujours moins attractif et d'apparence plus banal que celui du lointain, et que les thématiques qu'impose le quotidien donnent l'impression d'être moins importantes que celles commandées par des projets de recherche d'ailleurs [...]. Dans nos sociétés d'Afrique subsaharienne, qui possède si peu de vestiges du passé, c'est « la vie quotidienne » qui constitue le principal dépôt d'archives. Le dépôt officiel des archives. Le grand livre qui renseigne sur le passé et qui éclaire l'avenir¹⁶.

On pourrait se méprendre et penser que l'histoire compréhensive ndaywélienne est radicalement hétérodoxe par rapport aux canons épistémologiques et méthodologiques de la pratique scientifique de l'histoire. Son hétérodoxie méthodologique ne l'empêche pas d'être en phase avec des leçons des épistémologies des sciences sociales, en l'occurrence l'épistémologie ricœurienne de l'histoire. Ces leçons sont synthétisées, notamment, dans des essais de Ricœur : *Histoire et vérité* (1955) ; « *Expliquer et comprendre* ». *Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire* » (1977) ; *Temps et récit*

15 Paul RICEUR, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, [1955] 1967, p. 32.

16 Isidore NDAYWEL E NZIEM, *L'invention du Congo contemporain, T1 : traditions, mémoires, modernités*, Paris, L'Harmattan-RDC, 2016, p. 17.

(1983-1985) et *La mémoire, l'histoire et l'oubli* (2000). J'en retiens quatre thèses de l'épistémologie ricœurienne de l'histoire. Je m'efforce de les opérationnaliser en y confrontant la pratique de l'histoire chez Ndaywel. Il s'agit des thèses ricœuriennes ci-après :

- celle de l'équivocité de l'histoire en tant que science interprétative qui vise à accéder le passé des sociétés humaines à la dignité de l'objectivité scientifique, mais toujours marquée par la subjectivité de l'historien ;
- celle selon laquelle l'histoire érige certes la mémoire en objet historique, mais ce n'est pas par la seule polarité entre la mémoire individuelle et la mémoire collective que l'on entre dans le champ de l'histoire. On y pénètre par une triple attribution de la mémoire à soi, aux proches et aux autres ;
- celle qui pose que le discours historique appartient au domaine du récit sans être réductible aux récits mythiques ou les récits fictifs. La connaissance historique s'obtient au gré de l'inscription de ce discours dans une triple membrure : la preuve documentaire, l'explication causale/finale et la mise en forme littéraire qui a la prétention à la vérité scientifique ;
- celle, enfin, que renverse la dichotomie méthodologique diltheyénienne pour montrer qu'en histoire, expliquer et comprendre constituent deux moments relatifs et dialectiques d'une seule et même procédure d'interprétation des faits du passé.

Horizon de l'historiographie compréhensive et complexité épistémologique de l'Histoire

Dans l'œuvre empirique de Ndaywel, l'historiographie compréhensive se donne à l'interprétation comme effort intellectuel d'exploration, d'interrogation, de composition, d'explication et de compréhension des faits du passé de la communauté historique qu'est le Congo. Il s'agit, sur le plan strictement académique, d'écrire le chapitre sur la trame historique spécifique du Congo dans l'histoire africaine, dont la reconnaissance académique a coïncidé avec la sortie des pays africains de la nuit coloniale. Il s'agit aussi pour Ndaywel de répondre à une nécessité qui avait justifié l'organisation en 1961, à Dakar, du quatrième séminaire de l'*International African Institute* sur le thème : « L'historien en Afrique tropicale ». Cette nécessité, rappelle-t-il, avait été formulée en ces termes :

L'accession à l'indépendance de la majeure partie des États africains a mis l'Histoire, science considérée jusqu'ici sur ce continent comme accessoire, au premier plan de l'actualité. Chaque État se penche sur

son passé pour faire revivre les fastes des anciens empires, rechercher ses origines, situer son histoire par rapport à celle des autres parties du monde et connaître la genèse et les lignes d'évolution de ses structures politiques, sociales, économiques et autres¹⁷.

Tel est l'univers épistémologique dans lequel le Congo est légitimé comme objet pertinent et heuristique pour les études sociales à caractère historique et non plus ethnologique qui avait prévalu pour la connaissance des peuples d'Afrique. Le Congo, comme objet d'étude historiographique, est saisi au niveau de « l'histoire nationale [...] donnant une idée suffisamment précise de l'évolution du pays, surtout dans sa phase coloniale et postcoloniale »¹⁸. Il s'agit de proposer une historiographie du Congo en rupture avec celle produite par les chercheurs non africains (européens ou américains) dont les chercheurs africains, marginalisés dans le champ historiographique global, sont accusés de n'avoir fait que reproduire les approches, les tendances et les idéologies. Ainsi, cette historiographie, autant que celle de l'Afrique, a privilégié les sources écrites – considérées comme seuls « documents historiques » par les canons classiques européens –, en négligeant les sources orales pourtant abondantes pour la reconstitution de l'histoire des actions humaines en Afrique. Par ailleurs, cette historiographie ne s'est crue « capable de décrypter le code secret du passé que lorsqu'elle était en présence des structures qui rappelaient celles d'Europe »¹⁹.

Dans *Histoire générale du Congo*, Ndaywel révèle son ambition épistémologique de proposer, du « dedans », une connaissance scientifique de l'objet-Congo. Le traitement de cet objet longtemps oublié, ou du moins minoré, dans l'historiographie mondiale, vise à donner à comprendre la singularité du parcours collectif du peuple congolais, autant que des failles, impasses, crises et bifurcations qui jalonnent son évolution et marquent son présent. Il s'agit alors d'une histoire compréhensive. Elle ne pose pas seulement le diagnostic, mais formule aussi, au gré de son déploiement, des jugements prescriptifs pour orienter le projet de société et les actions à mener par des sujets congolais afin de pouvoir aménager autrement le présent et ouvrir l'horizon des possibilités d'un futur autrement habitable. Un tel pari tient compte des énigmes que sont non seulement des failles et des impasses des actions des Congolais dans le passé, mais aussi des événements qui résultent des actions des interactions entre les humains et entre les sociétés dans le monde moderne. Dans sa construction épistémologique, l'historiographie compréhensive est une pratique de l'histoire qui se conforme à l'exigence de l'objectivité scientifique de

17 Jan VANSINA, Raymond MAUNY et Louis-Vincent THOMAS (dir), *The Historian in Tropical Africa*. Oxford, Londres-Ibadan-Accra, Oxford University Press, 1964, p. 1, cité, en version française, par Isidore NDAYWEL E NZIEM, « L'historiographie congolaise. Essai de bilan », *Civilisations. Expériences de recherche en RDC*, Vol. LIV, n° 1-2, p. 238.

18 Isidore NDAYWEL E NZIEM, *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République démocratique*, Louvain-La-Neuve, Duculot/Afrique-Éditions, 1998, p. 31.

19 *Ibid.*, p. 21.

l'histoire. Cette objectivité n'échappe pas néanmoins à la subjectivité de l'historien en tant que sujet dans l'histoire des hommes.

L'objectivité en histoire n'est pas du même niveau que l'objectivité en physique ou en biologie. Ricœur a défini l'objectivité en histoire dans un sens précis : « est objectif ce que la pensée méthodique a élaboré, mis en ordre, compris et ce qu'elle peut ainsi faire comprendre »²⁰. Cette définition suggère, entre autres, le pouvoir du rationalisme organisateur. Elle laisse clairement entendre que c'est la pensée méthodique de l'historien qui met en ordre ce que l'on a compris et que l'on voudrait faire comprendre aux autres. L'objectif du travail de l'historien est de porter le passé des sociétés humaines à la « dignité d'objectivité » et d'ajouter ainsi « une nouvelle province à l'empire varié de l'objectivité »²¹ grâce au pouvoir de l'imaginaire, d'ouvrir sur un possible inédit. Recourir à l'imaginaire, c'est, pour l'historien, imaginer une autre histoire que celle qui est advenue.

Pour pouvoir se remobiliser pour une action, il faut s'imaginer un futur souhaitable. Cela suppose que le présent est modifiable. Ainsi, on peut se rendre compte que Ndaywel ne raconte pas seulement l'histoire négative du Congo, au fil de la longue durée, celle des « mémoires blessées », des violences et des échecs, mais aussi une histoire positive afin de permettre aux peuples congolais de ré-envisager un autre futur, pour inventer le Congo moderne. La volonté de contribuer, par le décryptage de l'histoire, à l'ouverture de la voie du « mieux-être social, politique et économique »²² et d'un nouveau « cycle d'espérance », au-delà des violences qui dégénèrent en rebellions et en pillages, est repérable dans la quasi-totalité des travaux historiographiques de Ndaywel. Dans ces travaux qui réinterprètent l'histoire du Congo sur la longue durée, avec l'ambition de démarcation avec l'historiographie congolaise des africanistes européens, se croisent la critique des avatars et violences impliqués par les formes contemporaines de gestion politique de l'État congolais et l'esquisse des procédures de réinvention du Congo dans la modernité postcoloniale, par la résistance et le labeur des femmes et des hommes. Se révèle ainsi la rationalité de l'histoire du Congo qu'il raconte et propre à la subjectivité de réflexion des lecteurs, dont les sujets congolais.

L'histoire du Congo, la plus réaliste, parce que saisissable, et à même d'être utilisée sur le plan social, est celle qui s'est façonnée avec ceux qui habitent cet espace et qui s'identifient et se définissent par rapport à celui-ci. C'est donc davantage « l'historiographie des Congolais », la « mémoire des peuples du Congo » qui doit être saisie pour être offerte comme matériau

²⁰ Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, p. 27.

²¹ *Ibid.*, p. 28.

²² Isidore NDAYWEL E NZIEM, « Du Congo des rebellions au Zaïre des pillages », *Cahiers d'études africaines. Disciplines et déchirures. Les formes de la violence*, n° 150-152, XXXVIII, 2-3, 1998, p. 417.

d'élaboration du futur de ces mêmes peuples²³.

Cette idée a été reformulée en 2016 dans le livre surtitré *L'invention du Congo* :

L'invention du Congo a pour moi une autre acception. Celle de lire autrement cette évolution [historique] et, loin de s'en contenter, de prendre une part active dans le réarmement moral de cette population pour construire une société où il fait bon vivre²⁴.

Il ne s'agit pas d'une historiographie bornée à restituer les faits du passé. Elle se propose plutôt de les lire, de les expliquer et de les faire comprendre. Elle les intègre dans l'horizon d'attente et d'espérance, susceptible de fournir aux peuples du Congo les raisons de sortir du déterminisme et du fatalisme, de se remobiliser pour devoir construire une société ouverte et juste où il fait bon vivre. Il existe une convergence entre Ndaywel et Ricœur, notamment sur l'idée de défendre la fonction libératrice de l'utopie pour empêcher l'horizon d'attente de se confondre avec le champ d'expérience tragique. Étude de l'historiographie du Congo chez Ndaywel éclaire également le sens de l'idée de Ricœur selon laquelle l'historien est « la mesure de l'objectivité qui convient à l'histoire, comme aussi c'est ce métier [celui de l'historien] qui est la mesure de la bonne et de la mauvaise subjectivité que cette objectivité implique »²⁵. Car le travail historiographique de Ndaywel consiste bel et bien à faire parler les documents, les traces, les dépôts de mémoire du passé, et, ce faisant, à instituer des faits historiques qui ne sont pas restitués à l'identique, comme ils se sont produits dans le passé. Les faits historiques ne sont pas des faits bruts, mais des faits scientifiquement expliqués, c'est-à-dire des faits interprétés.

Ricœur substitue au dualisme méthodologique de l'explication et de la compréhension une dialectique féconde. Celle-ci pose qu'en histoire, tout comme dans les sciences humaines et sociales, il faut *expliquer pour comprendre et comprendre pour expliquer*, les deux moments étant complémentaires de la procédure de l'interprétation. Il précise, dans un texte de 1977, que cette dialectique comporte deux dimensions : épistémologique et ontologique.

Dimension épistémologique : s'il existe un tel rapport d'implication mutuelle entre les méthodes, on doit trouver entre science de la nature et sciences humaines aussi bien une continuité qu'une discontinuité, aussi bien une parenté qu'une spécificité méthodologique. Dimension ontologique : si explication et compréhension sont aussi indissociablement liées au plan

23 Id., *Histoire générale du Congo : de l'héritage ancien à la République démocratique*, Louvain-La-Neuve, Duculot/Afrique-Éditions, 1998, p. 24.

24 Id., *L'invention du Congo. T1 : Traditions, mémoires, modernités*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 20.

25 Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, p. 29.

épistémologique, il n'est plus possible de faire correspondre un dualisme ontique à un dualisme méthodique²⁶.

Ricœur dépasse le dualisme méthodologique entre science de la nature et sciences humaines. Dans ce mouvement dialectique, il en vient aussi à redéfinir les conditions de survie de la philosophie. « Si la philosophie doit survivre, ce n'est pas en suscitant des schismes méthodologiques. Son sort est lié à sa capacité de subordonner l'idée même de méthode à une conception plus fondamentale de notre relation de vérité aux choses et aux êtres »²⁷. Mais concentrons-nous à la question de la complexité épistémologique de l'histoire en tant que science complexe entre objectivité et subjectivité.

L'histoire entre « objectivité incomplète » et « subjectivité impliquée »

L'épistémologie ricœurienne montre que l'histoire est une science complexe qui articule l'objectivité et la subjectivité. En histoire, précisément, l'objectivité consiste dans le renoncement par l'historien à la prétention à accéder aux faits bruts. Une telle objectivité ne peut être qu'« objectivité incomplète » au gré du travail méthodique de recomposition et de mise en relation des phénomènes sélectionnés par l'historien. Autant il y a de postures méthodologiques, autant il y a de niveaux d'objectivité. Discipline scientifique, l'histoire ambitionne, selon Ricœur, à re-composer, à re-constituer, c'est-à-dire à composer, à constituer un enchaînement rétrospectif. « L'objectivité de l'histoire consiste précisément dans ce renoncement à coïncider, à revivre, dans cette ambition d'élaborer des enchaînements de faits au niveau d'une intelligence humaine »²⁸. Plutôt que d'être une coïncidence émotionnelle, l'histoire est un effort rationnel de synthèse analytique pour comprendre les faits historiques. Quatre traits définissent l'objectivité incomplète de l'histoire en tant que science.

Il y a, d'abord, le choix historique opéré par l'historien. Nous accédons au passé par le travail de l'historien qui exploite les archives, les traces en tant que dépôt de mémoire du passé. Or il y a une multitude d'archives, de documents, de traces. Dès lors, l'accès à la vérité historique suppose, d'une part, que l'historien choisisse *la rationalité même de l'histoire* et, d'autre part, les traces les plus significatives, en écartant celles jugées accessoires. Ce choix l'engage à opérer un « jugement d'importance » qui lui permet de sélectionner des événements historiques importants entre lesquels il va s'efforcer d'établir des relations, des causalités et des continuités.

26 Id., « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables sur la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire », *Revue philosophique de Louvain*, n° 25 (1977), p. 127.

27 *Ibid.*

28 Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, p. 30.

Ensuite, l'objectivité historique hiérarchise les causalités, même si cette hiérarchisation reste précaire. L'objectivité est aussi fonction de la « distance historique » qui sépare l'historien avec les faits qu'il nomme et explique. Puisque la tâche de l'histoire consiste à nommer ce qui n'est plus, ce qui a changé, ce qui est aboli ou ce qui fut autre, alors il se trouve confronté à un problème du langage. Comment réussir à nommer exactement et à faire comprendre dans le langage contemporain, dans les langues des réalités, des situations ou des institutions abolies ? Comment nommer l'original ? L'histoire se bute au « phénomène irréductible de l'éloignement de soi, de l'étirement, de la distension, bref, de l'altérité originelle ». En fin, « l'histoire veut expliquer et comprendre en dernier ressort » les actions des hommes, parce que le passé dont l'historien est éloigné, c'est le passé humain²⁹. Comme telle, l'histoire des hommes, interprétée par l'historien, doit avoir un intérêt pour le lecteur : celui de l'aider à édifier une subjectivité de haut rang, la subjectivité non seulement de soi-même, mais aussi de l'homme. Ricœur qualifie cette subjectivité du lecteur, de « *subjectivité de réflexion* ». Il la distingue d'« une subjectivité *impliquée* » par l'objectivité attendue de l'histoire³⁰. La subjectivité de l'historien ne peut être gommée de la pratique de l'histoire. L'objet scientifique de l'histoire est donc relatif à l'historien inscrit dans une situation historique concrète, laquelle détermine les limites de l'objectivité historique.

Après Ricœur, dont on peut repérer les influences sur sa lecture épistémologique de l'histoire comme science, Valentin Yves Mudimbe a clairement revendiqué la thèse selon laquelle l'Histoire rigoureusement objective est une utopie et la pureté de l'Histoire, un rêve sympathique. Pour lui,

[c]e qui existe, ce sont les historiens lisant des scènes vivantes à partir de normes variables, des réflecteurs divers, en des mouvements autant indéfinis que variés. Les « faits » lus, interprétés, à propos desquels un lecteur pourrait tenter à l'auteur un procès en malignité ou en subjectivité n'existent pas isolément ; "le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue, un mélange très humain et très peu "scientifique" de causes matérielles, de fins et de hasards"³¹.

Mudimbe ne disqualifie pas l'histoire, pas plus qu'il ne nie la possibilité d'y atteindre l'objectivité, mais fait remarquer qu'en raison de l'usage d'une « bonne » et d'une « mauvaise » subjectivité [distinction opérée par Ricœur], « il n'existe pas de discours strictement objectif à propos d'une société du passé et du présent »³². Il s'agit, au fond, d'une démarcation avec les positions positivistes affirmées en sciences humaines et sociales. De

29 Cf. *Ibid.*, pp. 33-36.

30 *Ibid.*, p. 28.

31 Valentin Yves MUDIMBE, *L'autre face du royaume. Introduction à la critique des langages en folie*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, pp. 89-90.

32 *Ibid.*, p. 93.

plus, il s'écarte de la position de Ricœur en s'appuyant notamment sur les positions de Marc Bloch et de Fernand Braudel, pour concevoir l'histoire comme « une légende, une invention du présent. [...] une mémoire et un reflet de notre temps »³³. Il considère que le projet de l'histoire consiste à décrire une relation de nécessité entre notre compréhension et le passé, par-delà le caractère arbitraire du modèle du signifiant et du signifié. Un tel projet repose, précise-t-il, sur trois systèmes, à savoir : « (a) la subjectivité de l'auteur qui est tellement évidente que Paul Ricœur proposa de concevoir l'objectivité en histoire comme le bon usage critique de notre propre subjectivité ; (b) l'assortiment d'outils, de techniques, de grilles théoriques et de « bibliothèques » d'événements et leur interprétation ; (c) et le plus important, les conditions épistémologiques qui rendent le projet pensable et faisable »³⁴.

Chez Ndaywel, Mudimbe figure parmi les théoriciens africains qui ont influencé la conception et la pratique de l'histoire en rupture avec les modèles positivistes. J'y reviendrai dans une étude approfondie qui permettra de mettre au jour et de comprendre davantage le train d'union épistémologique implicite, mais réel, entre Ndaywel et Ricœur. On peut voir comment fonctionnent dans l'historiographie compréhensive de Ndaywel les traits qui, selon Ricœur, affectent l'objectivité propre à l'histoire en tant que discursivité entre objectivité et subjectivité.

Dans la partie introductive à l'*Histoire générale du Congo*, Ndaywel fait une lecture critique de l'historiographie du Congo. Il se demande de quelle histoire il faut rendre compte en Afrique, au Congo et pour qui. Quelles sources privilégier pour accéder à cette histoire, l'expliquer et la faire comprendre dans sa spécificité ?, se questionne-t-il. Le questionnement inaugural suggère qu'il doit opérer des choix, définir la rationalité de l'historiographie congolaise à livrer à la compréhension. Il remarque que si le privilège longtemps accordé aux sources écrites, jugées seuls documents historiques, a relégué au second plan les sources orales, on peut se rendre à l'évidence que celles-ci sont abondantes dans la lecture de l'histoire africaine. On peut croiser plusieurs sources, dont les documents écrits, les textes oraux ou sonores, voire « la vie quotidienne », pour accéder au passé congolais. Il revendique clairement une telle posture méthodologique. Hier, écrit-il, on considérait

le document écrit comme la seule source valable, pour conférer à un souvenir donné le statut de "document historique". Cette restriction prévalut jusqu'aux années [19]60, quand la science africaniste outre-mer réalisa que le "texte oral", la documentation la plus abondante en histoire africaine, constituait une autre source valable à l'instar du "texte écrit".

33 Id., *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie, ordre de la connaissance*, Paris, Présence Africaine, 2021, p. 431.

34 *Ibid.*, pp. 431-432.

[...] Jusqu'ici, l'unique oralité qui est prise en compte est celle du passé, laquelle fonctionne dans le quotidien comme un témoignage auriculaire. L'oralité au présent – la rumeur, le témoignage oculaire, le récit – n'a pas encore sa place dans l'histoire africaine. Les théories "d'histoire orale" qui gagnent en crédit ailleurs, n'ont pas toujours fait de percée significative dans l'univers africaniste³⁵.

Dans *L'invention du Congo*, il insiste sur la nécessité de recourir à « la vie quotidienne » comme source de connaissance historique. « Dans nos sociétés d'Afrique subsaharienne, qui possède si peu de vestiges du passé, c'est "la vie quotidienne" qui constitue le principal dépôt d'archives. Le dépôt officiel des archives. Le grand livre qui renseigne sur le passé et qui éclaire l'avenir »³⁶. Des textes littéraires, romans, théâtres, poèmes, récits de voyage, etc., sont également pris au titre des « documents » pour dire l'histoire complexe du Congo.

Il indique que l'historiographie du Congo à raconter, c'est celle qui s'articule sur la mémoire congolaise dispersée dans plusieurs territoires. Cette histoire doit aider les lecteurs congolais à se re-moraliser, après les violences et les échecs subis, pour finalement reconstruire un futur de dignité et de justice. Dès lors, la promesse d'écrire une « histoire culturelle », en se démarquant de la tradition selon laquelle l'histoire politique constitue la matrice des faits susceptibles d'être traités d'historiques, au grand dam des faits économiques, sociaux et culturels qui participent pourtant à la constitution de la mémoire n'est pas totalement tenue. Les faits politiques occupent une place importante dans son historiographie. On se rend compte que l'historiographie compréhensive, dans et au-delà de *Histoire générale du Congo* et dans *L'invention du Congo*, privilégie plus les faits sociopolitiques que les faits strictement économiques. Au demeurant, elle est au service du politique³⁷.

Pour briser la distance historique entre le passé lointain et le temps présent, Ndaywel recourt parfois à des catégories conceptuelles qui soulèvent plus de questions. Son choix de recourir aux catégories d'« État » et de « Peuple » pour désigner les réalités sociopolitiques africaines ou congolaises éloignées dans le passé précolonial me semble une illustration de la difficulté épistémologique de nommer exactement ce qui a disparu. Par ces termes élaborés dans le contexte européen précolonial, Ndaywel

35 Isidore NDAYWEL E NZIEM, *Histoire générale du Congo*, p. 20.

36 Id., *L'invention du Congo*, T1, p. 17.

37 On s'en rendre compte en lisant, entre autres, Isidore NDAYWEL E NZIEM, *La saison sèche est pluvieuse. L'audace de dresser le front pour un autre Congo*, Kinshasa, Médiaspaul, 2017. *Le Congo dans l'ouragan de l'histoire. Combats pour l'État de Droit des femmes et des hommes de foi et de bonne volonté*, Paris, L'Harmattan, 2020. Ces deux ouvrages livrent une histoire immédiate doublée d'une critique politique qui rendent compte des formes de « violence totalitaire », celle des Institutions contre la volonté des Congolais, dont les femmes et les hommes de foi, de vivre dans une république organisée et gouvernée selon les principes et les règles de la démocratie, respectueuse de la dignité, de la liberté et des droits humains.

nomme-t-il exactement l'original et l'originel africains, congolais ? Désigne-t-il *en vérité* la réalité telle qu'elle était dans le passé avant que « la structure coloniale », pour reprendre une expression de Mudimbe dans *The Invention of Africa*, n'opère des métamorphoses dans l'espace africain, en l'occurrence dans le bassin du Congo, et n'y étende le modèle occidental de l'État-Nation ? Les sociétés congolaises du passé étaient-elles organisées selon le modèle étatique occidental ? Les organisations sociopolitiques africaines étaient-elles similaires à celles des sociétés européennes ? Il y a là matière à explorer et à débattre.

Il apparaît qu'en croisant diverses sources, Ndaywel construit une connaissance historique susceptible d'aider à comprendre et à expliquer les changements et les permanences dans la société congolaise. De plus, il donne à voir, sur le plan strictement épistémologique, que les sciences humaines et sociales africaines ont leurs hétérodoxies et des pratiques recentrées. Dans le domaine des idées, ainsi que l'a remarqué Mudimbe³⁸, l'insolite atteste parfois ce qui se donne comme une insuffisance de dispositions d'une transformation possible dans l'attendu du canon. Ces sciences ne peuvent être *totale*ment soumises au même type de pression épistémologique que celui des sciences humaines et sociales produites dans d'autres aires. Elles ne peuvent être soumises, par exemple, aux critères des épistémologies positivistes, puisqu'elles se spécifient par leurs contextes épistémologiques, leurs paradigmes, les principes, les méthodes qui les organisent, les justifient et les expliquent. Elles révèlent leur potentiel de dissidence, d'écart, de subversion épistémologique et méthodologique. Elles ne sont pas moins des rationalités critiques dans un double sens. Elles exercent un contrôle vigilant sur la légitimité de leurs procédures d'investigation et mettent en œuvre des critères de validation de leurs connaissances. Elles définissent leurs objets et produisent des connaissances au moyen des paradigmes, théories et méthodes argumentés. Au demeurant, elles engendrent et transportent leurs propres épistémologies internes.

Dans les études africaines, l'historiographie compréhensive ndaywélienne est scientifique. Elle s'efforce de faire accéder le passé du Congo à la dignité de l'objectivité affectée, bien entendue par *la subjectivité impliquée*, impliquée par l'objectivité attendue de la pratique historiographique. À l'objectivité de l'histoire est attachée une subjectivité propre à l'historien, dès qu'il est admis que l'histoire est une histoire des hommes. On peut chercher la nature de cette subjectivité, ainsi que son intention chez l'historien, quitte à mettre au jour ma *subjectivité de réflexion* qui n'est plus celle d'historien, mais plutôt celle « de la lecture et de la méditation des œuvres d'historien Isidore Ndaywel et enrichir ainsi la pensée épistémologique à l'intérieur de la pratique de la philosophie en Afrique.

38 Valentin Yves MUDIMBE, « Préface » à KASEREKA KAVWAHIREHI, *L'Afrique entre passé et futur. L'urgence d'un choix public de l'intelligence*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 20.

Descriptive et prescriptive, l'historiographie compréhensive engage la responsabilité scientifique, éthique et politique de l'historien. Elle s'articule à partir d'une sociologie du présent. Cette sociologie engage l'historien à assumer une posture participative qui révèle son inscription dans un mouvement allant du pôle scientifique au pôle de l'engagement social, de l'immersion dans le social à la production des connaissances historiques susceptibles d'aider à comprendre et à éclairer le social et l'action. L'interprétation du passé à l'aide de l'exploitation des sources publiques, privées ou matérielles, apparaît orientée par des options politiques et éthiques inscrites dans l'horizon du présent et dans la projection du futur. En cela, l'historiographie compréhensive du Congo croise l'idée de Michel de Certeau selon laquelle « une lecture du passé, toute contrôlée qu'elle soit par l'analyse des documents, est conduite par une lecture du présent »³⁹. L'historiographie compréhensive du Congo se déleste de l'approche qui enferme l'histoire dans le passé au lieu de voir en elle une réflexion sur le présent ou plutôt une réflexion sur les origines du présent. L'histoire offre à ceux et celles qui habitent ce présent la possibilité de se penser et de se comprendre à s'insérant dans le passé qui n'est jamais complètement passé, tant qu'il continue d'influer sur l'organisation de leur univers de sens ou de la communauté historique à laquelle ils (elles) appartiennent.

Historiographie compréhensive et usage des mémoires

De l'épistémologie de Ricœur à l'histoire compréhensive de Ndaywel, l'espace interstitiel, c'est aussi l'histoire dans son rapport à la mémoire soumise à l'épreuve des violences qui tissent la matrice du calvaire des populations du Congo, depuis l'époque du commerce de l'ivoire jusqu'à celle de l'exploitation du coltan⁴⁰ et autres ressources naturelles critiques, soumises à « la théorie de la destination universelle des biens de la Terre »⁴¹ dans la configuration de la mondialisation du type capitaliste omnivore et consumériste. La mémoire est également livrée à l'oubli impliqué notamment par le jugement d'importance et la distance historique. L'histoire érige certes la mémoire en objet historique. Et selon Ricœur, ce n'est pas par la seule polarité entre la mémoire individuelle et la mémoire collective que l'on entre dans le champ de l'histoire. On prend en compte l'attribution de la mémoire à soi, aux proches et aux autres⁴².

Pour Ndaywel, écrire l'histoire du Congo, ce n'est pas seulement restituer la mémoire collective et les traditions des populations congolaises, c'est

39 Michel DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, [1975] 2002, p. 40.

40 Isidore NDAYWEL E NZIEM, « Du commerce de l'ivoire à l'exploitation du coltan : essai d'histoire des violences au Congo », Isidore NDAYWEL E NZIEM et Élisabeth MUDIMBE-BOYI (dir), *Images, mémoires et savoirs. Une histoire en partage avec Bogumil Koss Jewsiewicki*, Paris, Karthala, 2009, pp. 563-594.

41 Cf. KAUMBA LUFUNDA Samajiku, *Mondialisation, balkanisation et destination universelle des biens de la RDC. Vers une éthique globale*, Lubumbashi, ISMM, 2002.

42 Cf. Paul RICEUR, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, [2000], 2003, p. 163.

aussi énoncer une pensée qui rend compte de la modernité du Congo dans la trame du monde moderne. La longue histoire des violences a produit et accumulé des victimes directes et collatérales. Elle a forgé une mémoire congolaise peuplée non seulement des symboles de la résistance contre la barbarie et la domination, mais aussi des combattants de la liberté incarnés par des martyrs, ainsi que par des « femmes et des hommes de foi » ou de « bonne volonté ». La mémoire constitue un ancrage de l'écriture de l'histoire, en même temps que cette écriture se définit comme une « contribution à la construction de la mémoire nationale »⁴³ et à la politique qui peut prendre en compte l'ensemble de la trajectoire du passé pour en tirer des leçons afin d'envisager un futur meilleur. L'usage sociopolitique de la mémoire, prise pour dépôt de l'historicité vécue comme réalité dynamique et collective, est une constante dans son œuvre.

La mémoire renvoie au souvenir des événements ou des expériences vécues par un sujet ou une société, à l'ensemble des connaissances acquises à partir de ces événements et de ces expériences, et le savoir-faire ou les automatismes qui en résultent. La mémoire appartient au domaine des objets culturels. Elle conserve les traces de ce qui est digne d'être retenu. Le travail sur la mémoire consiste à sélectionner et à privilégier certains événements, à les ajuster pour construire une autre image, une autre représentation qui est utile au sujet ou à la communauté dans le mouvement du présent et pour inventer l'avenir. La mémoire est porteuse d'informations, de sens et d'intentions, mais ceux-ci ne sont jamais approchés de manière identique par tous les sujets dans un champ. D'une part, l'univers sémantique de la mémoire, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances acquises qui structurent l'environnement socioculturel présidant à la reconstitution du passé, est soumis aux changements. D'autre part, la mémoire est toujours dispersée dans plusieurs territoires.

La mémoire congolaise mobilisée pour l'écriture de l'histoire compréhensive du Congo est définie comme dispersée dans plusieurs territoires. Il y a le territoire de la mémoire privée, celui des espaces ethniques ; le territoire de la mémoire officielle, véhiculée par les structures de l'État et qui est imposée d'en haut par les gouvernants ; le territoire de la mémoire populaire où se réfléchissent les expériences et les inventions du réel par les gens ordinaires et de la mémoire savante qui se diffuse dans les milieux universitaires et scolaires. Par ailleurs, on se rend compte que cette mémoire n'est pas seulement attribuée aux « peuples du Congo », mais aussi aux autres acteurs (africains et occidentaux, voire asiatiques) qui ont interagi ou interagissent avec les Congolais au gré des contacts et rencontres historiques. Ces mémoires multiples, en conflit, sont en même

43 Isidore NDAYWEL E NZIEM, « De l'histoire africaniste à un essai d'histoire africaine du Congo », in Congo-Meuse. L'œil de l'Autre. Actes des colloques de Kinshasa (9 et 10 juin 1996) et de Bruxelles (1^{er} et 2 décembre 1996), n° 2 et 3, p. 38.

temps complémentaires pour comprendre la trajectoire du Congo. Il reste que Ndaywel choisit d'exploiter davantage la mémoire des peuples du Congo. Il va de soi que ce choix comporte sa part d'ombre, sa part d'oubli volontaire.

La pensée de Ricœur est engageante. Elle plaide pour la capacité de l'homme puisque faillible. L'histoire compréhensive est également engageante. Elle investit, sans cesse, les mémoires, parfois en conflit, les interprète pour essayer de comprendre le présent d'une communauté historique, le Congo, de proposer des connaissances sur son devenir en fonction de l'intentionnalité de l'historien, sujet scientifique et engagé dans l'histoire de la communauté historique étudiée. Cette histoire n'est pas seulement « l'histoire de la gloire », celles de grands hommes, des puissances et du pouvoir, mais aussi de ce que Ricœur aurait appelé « l'histoire de la souffrance ». Les peuples du Congo connaissent les méandres de la violence et de la souffrance. Entre mémoire, silence et oubli, Ndaywel s'efforce de restituer et de fixer l'histoire des victimes des violences qui jalonnent l'histoire contemporaine du Congo. L'histoire immédiate des drames des femmes et des hommes au Kivu est racontée, quitte à mettre à jour une scène des crimes inouïs contre l'humanité qui se perpétue au gré des besoins économiques et industriels mondiaux des matières minérales stratégiques, tel le coltan, qualifié de « coltan rouge » en référence au « caoutchouc rouge » du temps de l'État Indépendant du Congo.

Le travail de mémoire chez Ndaywel n'est pas moins ricœurien. L'érection de la mémoire congolaise en objet de l'histoire compréhensive, ainsi que le recours à la mémoire comme voie d'accès au passé historique restituable pour comprendre le présent et servir de ressource pour fonder une autre modernité et un futur viable et vivable, permet de mettre au jour une résonance entre l'histoire compréhensive de Ndaywel et l'idée ricœurienne selon laquelle « nous n'avons pas d'autre ressource, concernant la référence au passé, que la mémoire elle-même ». Si on applique à l'histoire compréhensive du Congo la question ricœurienne – *de qui est la mémoire* (dont la trace constitue la liaison entre elle et l'histoire du Congo) ? –, on se rend compte que la mémoire exploitée c'est surtout celle vécue et partagée par les Congolais en relation avec eux-mêmes et en relation avec les autres humains dans le monde. Il en est ainsi de la mémoire des faits glorieux, des faits accomplis par des figures engageantes dans l'action libératrice, tels Kimpa Vita, Kimbangu, Lumumba, les jeunes, les femmes et les hommes, connus ou anonymes de la société civile et des mouvements citoyens. L'histoire qui exploite la mémoire par le biais de l'exploitation des « sources historiques de proximité » arrache à l'oubli les souvenirs douloureux et macabres des violences et des exploits sanguinaires qui jalonnent la trajectoire de la postcolonie congolaise, de Joseph Désiré Mobutu à Joseph Kabila, en passant par Laurent-Désiré Kabila.

Par le travail historique, tiraillé entre mémoire et oubli, les morts, les mutilés, les violées sont fixés dans la mémoire des vivants. Ils échappent, dans l'espace du texte historique, au sort des « morts des zones périphériques », partout en postcolonie, où le Commandement abuse de la violence légitime et se fait complice des violences et des violations des droits humains par les puissances extérieures et les multinationales dans les zones d'exploitation des ressources naturelles. « Nos morts des zones périphériques sont de vrais morts. Quand on les enterre, on les oublie. Et lorsqu'on se souvient, on oublie quand même l'emplacement de la tombe »⁴⁴.

L'histoire compréhensive investit la mémoire des violences et des traumatismes, mais aussi celle des faits de gloire restitués scientifiquement pour tisser la représentation de la société congolaise par elle-même et pour élaborer l'utopie qui consiste à « construire une société où il fait bon vivre ». Ici, l'histoire à une visée téléologique de nature politique et éthique⁴⁵. Il y a là un écart épistémologique entre Ndaywel et Ricœur, celui-ci ayant critiqué la prétention téléologique de l'histoire.

Perspectives épistémologiques : penser en complexité

En Afrique, les sciences humaines et sociales sont l'expression de désir des sujets africains de se réappropriier leur propre conscience culturelle et d'inventer de nouveaux paradigmes pour leur compréhension, celle des autres et du monde. Ces sciences, quoiqu'elles prétendent se décoloniser des sciences humaines et sociales occidentales, elles se modèlent sur ces sciences parvenues en Afrique sous le manteau d'une Europe impérialiste qui justifiait sa mission civilisatrice en reprochant, entre autres, aux Africains la *différence* et la *différance* pour mieux les enfermer dans une humanité inférieure, sinon les exclure de l'humanité commune. La modulation des sciences humaines et sociales africaines sur les sciences humaines et sociales occidentales se révèle dans un mouvement d'appropriation épistémique des paradigmes, théories, méthodes et concepts pour expliquer et comprendre les faits anthroposociaux. Il en est ainsi de ceux qui participent, ainsi que l'a montré Mudimbe, à arrimer l'Afrique à l'Occident et à déterminer « non seulement les attitudes d'être, mais aussi l'exercice de la pensée, des pratiques de connaissance et les manières de vivre »⁴⁶.

Certes, l'écriture de l'historiographie compréhensive du Congo ne se réfère pas explicitement aux travaux épistémologiques de Ricœur. Elle est

44 YOKA LYE MUDABA, *Le fossoyeur*, Paris, Hatier, 1986, p. 8.

45 J'ai développé la dimension politique et éthique de l'histoire compréhensive dans « Épistémologie et engagement social. Réflexion sur l'histoire compréhensive dans l'œuvre d'Isidore Ndaywel è Nziem », Julien KILANGA MUSINDE et Donatien DIBWE DIA MWEMBU (dir), *Vivre le devenir de l'Afrique. Hommage à Isidore Ndaywel, historien de son pays et du monde*, Paris, Cygne, 2022, pp. 143-175.

46 Valentin Yves MUDIMBE, *L'odeur du père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence africaine, 1982, p. 11.

pourtant en phase avec quelques thèses de l'épistémologie ricœurienne. Par ailleurs, Ricœur a soutenu entre autres thèses que « la sortie de l'hégélianisme » signifiait « le renoncement à déchiffrer la suprême intrigue »⁴⁷. Cette sortie signifie, en d'autres termes, le renoncement à la prétention démesurée d'écrire la philosophie de l'histoire totale ou l'histoire universelle. L'écriture d'un passé intégral est une *idée*, un horizon jamais atteint, mais un régulateur d'une approximation intellectuelle. On peut se rendre compte que l'historien congolais prend le soin d'introduire son écriture de l'histoire générale du Congo par un éclaircissement épistémologique qui double son histoire d'une historiographie.

L'histoire est définie comme une « mise en place d'une culture de mémoire qui puisse prendre en compte l'ensemble de la trajectoire du passé et qui sache en tirer profit dans la production du futur des Congolais »⁴⁸. Commandée par des intérêts du présent et du futur dans un réseau de filiations entre ce qui a disparu, ce qui ne finit pas de marquer le présent et ce qui est, l'histoire du Congo exploite une multiplicité des sources historiques dont « la vie quotidienne » considérée comme « dépôt *officiel* des archives » dans des sociétés qui possèdent « si peu de vestiges du passé ». La vie quotidienne est érigée en source indispensable d'informations susceptibles d'être soumises au travail de la critique historique pour rendre compte du devenir du Congo.

Il y a chez Ndaywel une téléologie historique. L'écriture de l'historiographie des peuples congolais en lutte pour se réinventer comme communauté vise à créer une conscience historique et surtout un horizon d'attente et d'espérance, exprimé en termes de société congolaise viable et vivable. C'est une urgence, soutient Ndaywel, que le Congo rompe avec « son déficit démocratique, la faillite de sa gouvernance et son incapacité à assurer la sécurité de ses habitants ». L'histoire devient une ressource de « réarmement moral » face au défaitisme engendré par les discrédits multiples et les errements politiques et économiques. Elle devient un levier de construction du vivre-ensemble plus harmonieux et juste des peuples dont les méprises, les violences et les discrédits subis sont repérables dans les discours et les faits de la vie quotidienne. Les taches de leur sang versé sont visibles sur les lianes des forêts, les *myombo* et les termitières de la savane minière, les montagnes et les bananiers où se succèdent les violences et les crimes contre l'humanité.

L'histoire congolaise exploite la mémoire dispersée dans plusieurs territoires (privé, officiel, académique, colonial, etc.). On peut se demander si cette mémoire n'est pas confrontée à l'imposition du silence et de l'oubli sur les promesses politiques et économiques inachevées en postcolonie congolaise. On a loué les promesses des « partenariats gagnant-gagnant » avec les puissances asiatiques et occidentales. Dans les années 2000, il

47 Paul RICŒUR, *Temps et récit. Tome 3 : Le temps raconté*, p. 371.

48 *Ibid.*

s'agissait de réaliser, d'abord, la reconstruction nationale par les cinq grands chantiers de la République, et, ensuite, « la révolution de la modernité » pour qu'en fin le Congo devienne la réplique africaine des pays asiatiques ou européens. Les partisans de cette réalisation politique dans « le rêve d'autrui »⁴⁹ se réclamaient de l'authenticité congolaise, sinon des combattants de la liberté et de la dignité congolaise niées, violentées, confisquées et bafouées. Ils se donnaient pour des héritiers du nationalisme congolais. En même temps, ils se voulaient modernisateurs, ouverts aux promesses du néolibéralisme. La politique dite de reconstruction aura été vécue comme une tentative de restructuration économique et politique de l'État congolais dans l'intérêt du capital global. Cette politique aura été la matérialisation d'un rêve africain dans l'inconscient de l'impérialisme. L'impérialisme, ainsi que l'a montré Hannah Arendt, avait fait « son entrée sur la scène mondiale en Afrique »⁵⁰. Les tentatives de privatisation et de libéralisation des entreprises du portefeuille, autant que la vente des concessions minières à des multinationales sont des signes du retour des sociétés africaines dans le giron de l'Ordre marchand néolibéral. L'ouverture au libre-échange et, désormais au néolibéralisme, ne finit pas de se solder par des pillages, des violences et crimes contre l'humanité. Et pourtant, ce « partenariat mutuellement gagnant » constitue toujours une marchandise politique vendue en postcolonie, notamment aux Congolais.

Selon l'histoire compréhensive ndaywélienne, les peuples du Congo vivent des histoires singulières, faites des moments de gloire, de mésaventure, de violence et d'espoir dans les mutations du monde. Ces histoires dont ils ne sont pas seulement des produits, mais aussi des sujets font partie de l'histoire humaine mondiale. Peut-il en être autrement, dès lors que l'historien congolais considère qu'en dépit des contraintes historiques, les peuples du Congo ont en partage la même humanité que les autres humains. L'histoire compréhensive du Congo sélectionne, dans le passé, des faits, souvenirs et événements jugés significatifs et auxquels elle s'applique à donner une cohérence et une unité, propose un roman national. En ce roman se donne à saisir une identité congolaise narrative au détour d'un récit que l'historien se raconte, raconte à ses concitoyens et au monde. Écrite en fonction d'un intérêt éthico-politique, cette histoire constitue, affirme Ndaywel, un « chapitre de l'histoire universelle »⁵¹ et, partant, une remarquable contribution aux sciences humaines et sociales en tant que sciences qui étudient les rapports anthroposociaux.

À la différence de Ricœur qui critique la prétention de l'histoire totale, universelle, et se méfie de la téléologie historique, Ndaywel revendique le droit d'écrire une *histoire culturelle totale du Congo*. Un tel projet s'adosse,

49 Joseph TONDA, *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'autrui*, Paris, Karthala, 2021.

50 Hannah ARENDT, *L'impérialisme. Les origines du totalitarisme*. Nouvelle édition, Paris, Seuil, Fayard, 1982, p. 4.

51 Isidore NDAYWEL E NZIEM, *L'invention du Congo contemporain*, T1 (2016).

selon lui, au courant de l'histoire mondiale pratiquée dans la perspective épistémologique de l'histoire des interactions entre des personnes de différentes cultures ou civilisations participant à un processus de grande ampleur, à l'échelle du monde. L'ambition de l'histoire mondiale est d'aborder le « monde » sans présupposés philosophiques, en prenant appui sur des faits établis par l'intermédiaire des documents ou d'autres vestiges du passé soumis à la critique historique selon les exigences scientifiques de la science historique. L'histoire compréhensive de Ndaywel peut être considérée comme participant à la tradition historiographique de l'histoire mondiale (« World History », selon l'expression consacrée chez les Anglo-saxons). Il se trouve que dans son écriture elle ne marque pas une rupture radicale avec l'histoire totale comme conçue par la philosophie hégélienne de l'histoire.

En s'inscrivant dans la tradition historiographique de Joseph Kizerbo et Théophile Obenga, Ndaywel propose un grand récit sous la forme de l'histoire totale ou plutôt l'histoire générale du Congo, des origines à nos jours. L'histoire apparaît alors, ainsi que l'a indiqué Ricœur, comme un discours appartenant à la classe des récits. Ce discours se situe dans une relation de proximité particulière avec la fiction, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, en considérant la place que Ndaywel accorde au roman dans les sources historiques pour comprendre l'histoire du Congo. Par ailleurs, ce discours se situe dans l'impossibilité de la pratique historique de rompre avec le récit pour construire un discours purement formalisable, nomologique. Il reste que chez Ndaywel, tout comme pour l'épistémologie ricœurienne de l'histoire, l'histoire n'est pas une fiction. L'histoire est toujours un discours en quête de vérité scientifique à travers la représentation du réel, la reconstitution des faits du passé entre mémoire et oubli. Cette reconstitution des faits du passé ne peut gommer la subjectivité de l'historien pour se conformer « à la *fascination d'une fausse objectivité* : celle d'une histoire où il n'y aurait plus que des structures, des forces, des institutions et non plus des hommes et des valeurs humaines »⁵². La voie de la vérité historique est une voie de détours, de rectifications continues de l'explication et de la compréhension des faits du passé par rapport auxquels l'histoire est à la fois en position d'extériorité en fonction de la distance temporelle et en position d'intériorité par le jeu de son intentionnalité de connaissance.

Sans fréquenter l'épistémologie ricœurienne de l'histoire, l'historiographie compréhensive ndaywélienne du Congo me semble être en résonance avec quelques-unes de ses thèses, dont celle de la distinction entre l'histoire et la fiction, quoique les deux présentent l'histoire comme un discours faisant partie de récit. On peut également se rendre compte que l'histoire compréhensive ne s'écarte pas de la leçon de l'épistémologie ricœurienne de la véridicité en histoire. La visée de cette histoire n'est pas la connaissance

52 Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, p. 43.

certaine des faits humains passés, mais la connaissance approchée, constamment révisable dans la tension entre objectivité incomplète et subjectivité de l'historien qui révèle l'histoire comme une pratique discursive ou une écriture des événements du passé, soumis à la dialectique entre mémoire et oubli.

Chez Ndaywel, la longue durée, c'est-à-dire les événements qui durent en se prolongeant ou en se répétant dans le temps servent de matrice à la compréhension des plans de l'histoire immédiate du Congo. Cette écriture historiographique ne me paraît pas s'affranchir totalement des déterminations de l'histoire linéaire et, partant, du paradigme occidental hégélien de l'écriture de l'histoire critiquée par Ricœur. En cela il y a un écart, voire une différence entre la conception de l'histoire par Ndaywel et par l'épistémologie de Ricœur, épistémologie dont elle corrobore quelques thèses. Mais l'histoire compréhensive ndaywélienne doit-elle être totalement fidèle à l'épistémologie externe ricœurienne pour être considérée comme une contribution majeure à l'enrichissement des sciences sociales dans leur étude historique des actions humaines dans l'espace africain ? Je ne le pense pas. Chaque science engendre et transporte sa propre épistémologie qui la fonde, la justifie et légitime les connaissances objectives qu'elle propose. Il en est ainsi de l'historiographie compréhensive du Congo. ■

BUGEME ZIGASHANE ZIGA et Ali, *Le travail de la femme en situation d'extrême pauvreté à Bukar*, Kinshasa, CEPAS, 2023, 120 pages.

